Ghislain Gagnon

Dans la nuit bleue de l'âme



Imaginer Sisyphe heureux

Le site de l'auteur :
http://ghislaingagnon.com

ISBN : 978-2-8399-1477-2

Pour Helen et Guillaume
Avec toute mon affection

Nous sommes natifs de nos ruines surgissantes.

Henri BAUCHAU

Volet noir :

La neige, le diable, mon père et moi…

ꕥ

Se souvenir de son père exige parfois de l'endurance. De l'audace. Du sang-froid. De la compassion. Ce n'est pas gagné d'avance que de vouloir projeter son regard d'homme mûr sur l'enfant qu'on a été. Car la blessure cligne des yeux. Elle racole, ratisse large. Comme si elle seule pouvait encore tenir chaud... Un père. Un fils. Un défi : escalader la falaise enneigée pour arracher à la barbe du vent fou un minuscule flocon d'éternité. Le pardon.

7

Combien de dizaines, combien de centaines de mètres de neige sont-ils tombés puis ont fondu depuis ce jour de novembre 1963 ? Sur ce chemin, sur cette campagne, sur ces champs, cette rivière, ce pont, cette pente ou cette côte où d'une certaine manière je reste suspendu, hagard, paralysé de peur puis tout à coup atterré par l'audace inouïe, nouvelle, étranger à ce qui m'arrive et m'arrive encore, au point même d'en venir à implorer le diable…

Cette histoire ne se déroule pas à Dallas, USA ! Mais au nord du Québec. Un jour de Toussaint, pour tout dire. Et personne, à part bien sûr ceux qui complotaient cet assassinat, personne en tous les cas dans notre petit village, moins reconnaissable sur une carte que la route qui le traverse, n'aurait pu imaginer que dans quelques jours John Fitzgerald Kennedy serait mort assassiné. Il n'y avait aucune place dans notre imaginaire, dans notre quotidien de Nord-Américains

à rabais pour une pensée aussi improbable, aussi aléatoire et si peu catholique.

Ce matin de novembre 1963, je m'apprêtais à vivre la journée la plus sombre de mon existence. Une journée où allait tomber sur Terre – sur la terre intime de mon être – une effroyable bordée de neige noire. Un mur de givre sale sur lequel j'aurais le loisir plus tard de crucifier mon enfance.

J'ai eu, comme bien des fils de ma génération, un conflit ouvert avec mon père. Pendant des années nous nous sommes à peine adressé la parole. J'ai haï mon père. Je l'ai très franchement détesté. Je lui reprochais quantité de choses. D'abord, de ne pas m'avoir compris. Ensuite, d'avoir quitté ma mère. D'avoir quitté ma mère après des années de triche, d'être revenu seulement parce qu'il était coincé, puis d'être reparti dès que ça allait mieux… Je lui en voulais de ne pas m'avoir accepté tel que j'étais, de ne pas m'avoir aimé, pas vraiment. J'avais beau faire l'effort de me souvenir : pas le moindre câlin, aucune caresse et si peu de mots qui soient vraiment tendres…

Néanmoins il y a longtemps que ma rancœur affiche au grand jour un avis de prescription. J'ai fait la paix avec mon père. J'ai pardonné. Tout. Ses absences. Ses colères. Ses taloches. Sa violence. Ses coups de pied au derrière. J'ai tout effacé comme au grand tableau noir.

Comme si j'avais tous les pouvoirs. Comme si je m'étais autoproclamé Président de la Banque Mondiale des Bons Sentiments. La dette ? Quelle dette ? Effacée, la dette !

Mon père est aujourd'hui un jeune homme de 80 ans qui, pour garder la forme, passe plus d'une heure chaque jour sur son vélo d'appartement. Il cherche sans doute à retarder le plus possible le moment de rejoindre ses frères au fond du caveau familial. Car ça risque de chauffer ! c'étaient des durs ! et il y a certains litiges qui n'ont pas été réglés… Mon père a placé son vélo devant la baie vitrée ce qui lui permet du septième étage où il habite de jouir d'une vue imprenable sur les échangeurs et bretelles d'autoroutes menant au majestueux pont Pierre-Laporte de Québec. C'est un endroit où la circulation est souvent très dense et ce spectacle a le don de rassurer mon père qui a toujours été très bagnole. La preuve : durant toute son existence mon père a franchement détesté se faire photographier, sauf… debout devant « son char » ! Des Cadillac, des Chrysler, des Plymouth, toujours des grosses cylindrées, des carrosseries superbes au demeurant dont il savait prendre soin et auprès desquelles il posait, ça se voyait, avec une fierté qui n'était

pas toujours aussi évidente lorsqu'on le prenait en compagnie des siens…

Quand je lui téléphone de Genève, principalement pour m'enquérir de sa santé et lui donner quelques nouvelles de son petit-fils et de moi-même, il est souvent en train de pédaler ferme, mais ça ne l'indispose pas du tout pour faire la conversation. Je lui dis : je te rappelle plus tard. Mais non, mais non, répond-il toujours, pas de problème… Il parle, raconte, rit, pédale et jamais son souffle ne semble s'accélérer. Comme s'il était installé tranquillement dans son fauteuil à bascule, une cigarette au bec. Cela m'impressionne. Je serais incapable d'une pareille performance et pourtant j'ai cessé de fumer depuis longtemps… À une certaine époque, cette attitude m'eut paru blessante. J'eus pensé qu'une fois encore mon père me narguait, cherchant à dominer, voulant m'abaisser. Aujourd'hui, je l'écoute et j'ai presque envie de rire. Mon père m'amuse. Je n'en ai plus rien à foutre ! Je parle de la blessure.

L'autre jour, je me suis informé de son état de santé avec un peu plus d'insistance. Les nouvelles reçues de la famille m'avaient paru alarmantes. Mon père sortait d'une méchante pneumonie. Mon frère l'avait retrouvé

inconscient dans son appartement avec plus de 40 de fièvre. Hospitalisé d'urgence, on l'avait soigné pendant plusieurs jours et on avait cru à un certain moment qu'il y resterait. Mais le vieil homme s'était finalement remis sur pied et avait déserté l'hôpital par la porte de service, faisant peu de cas de l'avis du médecin, qui prétendait avoir découvert une tumeur importante sur un poumon.

– Comment veux-tu que j'lé z'écoute ! Ça fait soixante ans qui m'disent que j'ai l'cancer. J'doué êt' né avec ! Si j'lé laisse me jouer d'dans, j'chus mort dans six mois…

Mon père paraissait d'excellente humeur et pour ma part je m'amusais en pensant que, sans le savoir, mon vieux surfait sur l'une des plus majestueuses déferlantes de la littérature du vingtième siècle : « J'aurais en effet pu encore me trouver pour plusieurs semaines à l'hôpital si j'avais écouté les médecins et si j'étais resté mais j'ai brusquement cessé d'écouter les médecins ; souvent dans ma vie j'ai été sauvé pour avoir à un instant soudain cessé d'écouter les médecins et vraisemblablement je ne serais absolument plus resté en vie si je n'avais cessé de les écouter à l'instant décisif… » (*Corrections*, Thomas Berhnard) Mon père pédalait,

pédalait à fond ! Vas-y, papa. Allez, fonce ! Pédale ! Surtout, ne te trompe pas d'échangeur. Evite les embouteillages. Vise bien le pont, papa ! Ne t'arrête pas. Ne te retourne jamais. Y a la mort à tes trousses…

Plus tard, la conversation a dévié sur le sujet de prédilection de mon père : sa nouvelle Cadillac Deville. Une occasion en or. *Propre comme un char de curé qui aurait servi que pour les extrêmes-onctions !*

– T'as pas à t'inquiéter pour ma santé, j'chu en pleine forme. La preuve : pas plus tard qu'hier j'ai passé trois heures couché sous mon char à démonter les freins pour les nettoyer ! Une maudite d'job de fou ! Fallait voir le bonhomme étendu su l'dos une clé dans une main pi une lampe de poche dans l'aut' ! Si ça cé du travail de cancéreux, mon nom é cochon ! Pi pas un mot en plus ! J'me sus pas énervé une minute ! J'ai pas sacré une seule fois ! Même pas lâché un p'tit « viarge »… Pi tu connais pas l'pire : un coup qu'j'ai eu terminé j'me sus fermé le capot su un pouce ! Fendu en deux jusqu'à l'os. Même là j'ai rien dit. J'ai juste serré les dents tellement j'avais mal… Tu imagines tu ? Cé-ti croyable ? J'en r'viens pas comme on peut changer en vieillissant…

14

Je me suis alors rendu compte que mon père me parlait ! Je veux dire « me parlait vraiment ». Tout à coup m'est apparu le visage de sa colère. Mon père – c'était évident – pensait à la même chose que moi. À ce jour de novembre 1963. Jamais il n'en avait été question entre nous. Jamais la plus petite allusion. Comme si cette journée n'avait tout simplement pas existé.

15

À environ quatre kilomètres du village où nous habitions, à l'orée d'une épaisse forêt de conifères et sur le bord d'un charmant petit lac à truites, nous avions depuis quelques années un chalet. Une bâtisse fort modeste mais dont mon père était fier : il l'avait construite de ses propres mains. Avec le temps, gels et dégels à répétition, le toit s'était un peu abîmé et mon père avait décidé de consacrer ce jour férié à cette réparation qui d'ailleurs devenait urgente, car l'hiver était à la porte : depuis la veille, toutes les radios annonçaient des précipitations importantes, les premières de la saison froide, et lançaient même un avis de tempête pour la nuit suivante et les jours à venir. Nous avons donc pris la route du chalet tôt le matin, mon père et moi. J'étais l'aîné d'une famille de six enfants et le seul à avoir le droit ou le privilège de l'accompagner. J'avais dix ans…

Ma présence à cette expédition était tout sauf indispensable. Mon père le savait. Moi aussi. J'étais néanmoins supposé tenir compagnie et apporter à l'occasion une aide en tant qu'accessoiriste. Instrumentiste. Passe-moi l'équerre. Passe-moi le marteau. Passe-moi un clou. Lequel ? Il y en avait trente-six mille sortes ! Pas celui-là, l'autre, idiot ! Je n'avais jamais choisi le bon, évidemment. Alors que c'était l'évidence même. *Passe-moi les jumelles que j'regarde le ciel !* (Une taloche derrière le bol.) Qu'est-ce que je pouvais être « cruche ». Mon père n'en revenait pas… Il avait raison. J'étais d'une gaucherie phénoménale. Quelque part, cela devait être douloureux, je veux bien en convenir, pour ce père si habile de ses deux mains qui avait construit des maisons, des ponts et tiré des plans sur la comète pour avoir un fils qui lui ressemblerait ! La peur de me tromper, de gaffer, de déplaire, de susciter peut-être l'énervement, la mauvaise humeur ou les railleries de mon père me rendait encore plus maladroit. Ce n'était pas jour férié pour tout le monde, on l'aura compris.

Je n'étais pas l'enfant que mon père avait espéré. Il aurait tant voulu un fils exactement à l'image qu'il s'en faisait, *un p'tit homme*, un modèle réduit de lui-même

(un mini-Moué !) à qui il aurait pu apprendre ce qu'il savait c'est-à-dire clouer, fendre, abattre, bâtir, défaire, refaire... Mais au lieu de ça, sans même songer à mettre dans le berceau le mode d'emploi qui eût été si nécessaire, on lui avait livré un énergumène. Un rêveur. Un poète. L'un de ces oiseaux braques qui survolent en planant de manière nostalgique les terres sauvages où broutent des bisons magnifiques au regard fou et amical. *Sacrement ! Qu'est-ce que tu veux faire d'un pareil sans-génie !*